

### **Critique de Michel Darnaud\***

L'Islam révèle une structure diachronique et synchronique précise, à savoir une dimension historique, temporelle, l'Arabie, et un contexte socio-culturel et structural, le Coran, déterminé par une idéologie religieuse. Cependant, son actualisation au sein d'une société de type capitaliste, ou en voie de développement, n'est-elle pas une contradiction ? Le système collectiviste qui caractérise les sociétés traditionnelles permet l'adaptation de l'Islam au sein de certains modes de vie et de pensée. Inversement, l'individualisme propre aux sociétés industrielles capitalistes s'oppose à la dimension horizontale égalitariste des relations sociales de l'Islam, ce qui explique la prédominance de la structure d'inégalité des relations verticales de la religion catholique.

La thèse de Mamadou Dia repose sur la possibilité d'adaptation de l'Islam aux sociétés africaines en voie de développement. Il privilégie la religion musulmane, au détriment par exemple du catholicisme, comme facteur de progrès et d'évolution. Cependant, le contexte sociologique, politique et économique de référence se situe au Sénégal, ce qui explique que sa démonstration s'applique plus particulièrement à ce type de pays, mais est plus contestable ailleurs, notamment en Afrique de l'Est. Ainsi, loin d'être retrograde ou un frein au développement national d'une société en évolution, l'Islam est un facteur de changement positif, lorsqu'il est appliqué d'une certaine façon. C'est sur ce point que portera notre critique. D'autre part, un concept est ambigu, celui de culture industrielle. Il semble à l'image même de la politique des dirigeants africains. Dans une optique capitaliste, l'industrie constitue une arme efficace d'exploitation et de domination, donc de soumission. Dans une optique socialiste ou marxiste, elle permet théoriquement l'amélioration des cultures et de la productivité, au service de tous.

L'Islam permet l'instauration d'une cité terrestre et céleste, en complémentarité avec un système de pensée collectif, c'est dire qu'il est un fondement capital de la sociabilité, donc source également, de progrès. La tradition islamique considère l'oppression comme une transgression, car elle est un humanisme, une collectivité ouverte où la tolérance permet le développement de la personnalité, même si elle apparaît une antinomie entre l'humanisme et le monothéisme, en réalité dialectique. Si l'homme est une temporalité, il n'en est pas moins une réalité concrète, reconnue par Dieu, après l'acceptation du contrat de réciprocité. Mais le raisonnement de Mamadou Dia,

---

\* Professeur de Psycho-Pédagogie à l'Ecole Normale Régionale de Bambey, Sénégal.

tout comme la création possible d'une telle cité, n'est-il pas utopique, les règles en sont-elles applicables réellement, surtout dans le contexte des sociétés africaines en voie de développement ? En effet, n'y a-t-il pas des problèmes économiques de survie qui passent en priorité face à la prescription sociale et culturelle ? Rétorquer, d'autre part, que la loi coranique permet des dérogations, c'est transgresser par interprétation personnelle ou culturelle, une échelle de valeur, un système de signes, car le conformisme doit être de rigueur. Le problème du jeûne pendant le mois du Ramadan ne remet-il pas en cause le rythme de vie propre au fonctionnement et au rendement de la société industrielle ? Les libations et sacrifices sont-ils justifiés si l'on tient compte du salaire moyen d'un paysan et du prix considérable du mouton au moment de la Tabaski, sans compter l'achat d'habits neufs, en respect au Prophète, et les réceptions familiales.

De nombreux problèmes sociaux et économiques apparaissent alors en ruinant parfois l'économie de subsistance. Le pèlerinage à la Mecque qui confère le titre prestigieux de « El Hadj » ne crée-t-il pas un système d'obligations propre à accentuer les inégalités sociales pré-existantes ? Qui peut se permettre de prononcer le « Labaïka Alla-houmma Labaïka » (me voici Seigneur, me voici présent) si ce n'est les privilégiés et les endettés ? Est-ce bien l'égalité absolue dans l'humilité et dans le dénuement devant Dieu, dont parle Mamadou Dia ? Et le « Zakkat » contribution obligatoire à un nécessiteux, l'équivalent de la charité chrétienne, ne relève-t-il pas d'une auto-satisfaction à bon compte, à travers l'aspect de fidélité au serment ?

L'accession à la destinée éternelle est donc jalonnée de prescriptions et de tabous qui n'en sont pas moins inégaux selon les appartenances sociales. Elle ne fait que re-produire, sur le plan mystique, l'inégalité de base particulièrement celle que l'on trouve comme corrolaire à la société industrielle, basée sur le profit et le rendement, dans une optique capitaliste. Car le système d'échange et de réciprocité est bien le but primordial dans la relation, même si l'Islam vise à atteindre l'homme total, humaniste, ambivalent dans ses composantes matérielles et spirituelles. Ainsi, il est douteux contrairement à ce qu'affirme l'auteur, que l'Islam soit un facteur d'égalité dans une société en voie de développement. Sa nécessaire dépendance avec les sociétés capitalistes en fait plus un support qu'un élément de contestation.

## LA PENSEE ET LES INSTITUTIONS

Pour Mamadou Dia, l'Islam est plus qu'une idéologie, c'est aussi une institution, une culture, une pensée, associant spiritualité et temporalité, profane et sacré, à travers la parole du Coran. Sa logique dialectique en fait le positif de la relation. Mais les lois religieuses, les normes mystiques qui le régissent, le rendent dépendant

d'un certain cadre, figé dans un formalisme incontestable. Et cela, malgré les tentatives modernistes de rénovation de la « Charia », le droit séculaire calqué sur la philosophie grecque, ou et cela est plus criticable, emprunté à un système d'idées occidentales sans concordance avec les réalités du monde islamique. Le vrai problème consiste à réaliser une synthèse avec des matériaux nouveaux, sans renier le passé, la tradition, l'histoire. Il résulte d'une évaluation actuelle de la vie moderne, de ses normes et de ses institutions, à la lumière d'une nouvelle formulation des principes fondamentaux. Il n'en demeure pas moins que contrairement à la religion chrétienne qui s'est adaptée et remise en cause, plus ou moins forcée par l'idéologie capitaliste, la doctrine musulmane est plus difficilement adaptable à la modernité, ce qui explique sa sclérose des valeurs dynamiques, donc sa méfiance à être acceptée et introduite dans une société industrielle existante, ou en voie d'exister. Il s'agit alors, contrairement à ce que dit l'auteur, du problème consistant à savoir s'il faut maintenir l'Islam ou le reléguer comme anti-scientifique, comme frein au développement socio-économique, les exemples des pays capitalistes musulmans (Arabie...) ou socialistes musulmans (Afrique du Nord) nous incitant à réfléchir sur le pourquoi et le comment de son adaptation.

L'Islam véhicule avec lui un système d'institutions politiques, sociales, économiques et culturelles déterminé, basé sur la prépondérance de l'esprit, au détriment de la matérialité, de l'idéal sur la réalité. Il aspire à la création d'une théocratie démocratique, comme le pensait Rousseau, fondée sur le double principe de la séparation de l'exécutif et du législatif, et la subordination de celui-ci à celui-là. Le Khalife, contrairement à ce qui se passe actuellement, et comme l'auteur nous le rappelle, ne doit posséder aucun pouvoir législatif, religieux ou temporel. Sa tâche est de guider moralement, donc spirituellement le peuple et de le protéger dans la loi coranique. Mais il n'en demeure pas moins tributaire des décisions de son peuple. Il existe donc une coordination sociale, économique, religieuse et politique. C'est le Coran et la Sounna qui obligent le musulman à dénoncer tout excès, tout abus de pouvoir, par la parole, et s'il le faut, par la force. C'est précisément cette unité dans la complémentarité qui garantit l'indivisibilité. Le fondement de base devient alors la démocratie au sens où l'entendait Rousseau car la société s'intéresse aussi au rapport social et économique de ses membres. Toutes les institutions sont du ressort du Coran et de la Sounna. Est-ce le cas aujourd'hui, dans les sociétés islamiques ?

La survivance d'anciens principes consistant à maintenir la cohésion tribale comme la polygamie, est criticable dans la société industrielle en voie de développement. De là ce paradoxe entre le permis, le possible et l'impossible. Par exemple, le maintien du sentiment d'infériorité chez la femme, sa coupure tant physique (vie cloîtrée, voile...) que psychique (absence de dialogue, mépris...) du monde

public est incompatible avec l'émancipation et la participation dans la société nouvelle. Cela n'empêche pas le mari d'avoir un ensemble de devoirs, de prescriptions coraniques envers ses femmes matériellement et moralement. Le système du prêt, en principe sans intérêt pour les nécessiteux, est nationalisé par l'Etat contre les capitalistes usuriers. Le Khalife Omar a montré l'exemple en développant cette institution du prêt sans intérêt, par le Trésor Public ; la transaction commerciale est alors honnête. On s'interroge pourtant sur le devenir d'une telle institution coranique à travers les nombreux exemples des pays africains en voie de développement industriel, pour savoir si la théorie politique, économique et social du Coran est compatible avec le système socio-économique actuel, quel que soit les pays, traditionalistes ou en voie de développement. Est-ce possible de conclure avec Al Maverdi que le Zakkat tend fondamentalement à éliminer la lutte des classes, et à augmenter la prospérité générale dans l'intérêt de tous ? De même, Mamadou Dia peut-il affirmer que les sociétés occidentales se méfient de la poussée de l'Islam car, si elles possèdent la première composante, l'efficacité, il lui manque la seconde, la spiritualité. La solution proposée par l'Islam est-elle la meilleure dans le contexte industriel actuel, et surtout, est-il mieux adapté aux circonstances ? La recherche dynamique, indispensable, devant déboucher sur des méthodes d'adaptation reste à faire, et l'unification des possibilités, des idéologies différentes en faisceau commun pour construire ensemble n'a pas commencée. La société musulmane ne peut se limiter ou se réduire à l'orientalisme ou à l'arabisme. Mais la confrontation des cultures permettra une synthèse efficace, en tout cas indispensable, pour son application. Une sociologie prospective de l'Islam doit commencer par une sociologie du monde musulman, c'est-à-dire par son contexte de références socio-économiques et culturelles.

## ISLAM ET SOCIÉTÉS AFRICAINES

L'Islam, dans sa rivalité avec la religion catholique occidentale, s'est imposé presque partout en Afrique. Cela explique sa violence nécessaire à la résurrection d'états théocratiques disparus ou menacés par la présence européenne. C'est à l'époque des grands royaumes noirs que l'Islam connaît un succès foudroyant. C'est cependant l'Islam berbère d'Afrique du Nord qui demeure la souche principale, sans oublier ses influences étrangères du monachisme chrétien, de la philosophie hindoue, de la théorie plotinienne. C'est avec Ibn Arabi, le divorce entre la théologie mystique et la mystique ascétique, respectueuse des normes islamiques. Cette dernière s'imposera comme référence avec une prédominance du merveilleux, du surnaturel, qui entraînera un blocage socio-économique momentané, contrairement au désir du Prophète, et à l'exemple de l'empire Ottoman au XVI<sup>e</sup> siècle. Le mouvement des marabouts, ou Morabi, né pour répandre la foi et la

spiritualité et œuvrer à la suppression des inégalités sociales se transformera vite en maraboutisme, mélange de croyances populaires et religieuses. Cependant, il n'en demeure pas moins que, malgré ses abus, l'Islam doit, pour Mamadou Dia, s'adapter nécessairement au monde noir et non pas l'inverse. On peut alors se demander jusqu'où l'on peut aller, et au nom de quoi, selon quels critères de références ?

Les nombreux problèmes aujourd'hui, ne sont donc pas étrangers à cette base sur-déterminée dès le départ. Pourtant, le terrain d'entente fut la participation du contrat de respect nature/culture/sur-nature, dans une philosophie humaniste de l'être. Ce contrat de réciprocité monde des vivants/monde des morts, est une complémentarité garantissant une sécurité mentale et sociale sur laquelle se greffe l'Islam. Les liens communautaires, loin d'être une aliénation, rattachent le groupe à la nature, d'une part, et les membres entre eux d'autre part, mais cela ne peut se faire sans la stricte application de fidélité envers la tradition, sauvegardant ainsi les valeurs de civilisation transmises par les institutions, les initiations, rites et mythes. On peut mettre en cause l'adaptation comme le suggère Mamadou Dia, dans l'espace et dans le temps, selon les régions et/ou les ethnies, ce qui met en doute l'unification par la religion islamique et son extension au sein des sociétés industrielles scientifiques et rationalistes. Le problème d'une religion monothéiste actuelle reste posé, même si, primitivement, elle existait, selon les savants de l'Ecole de Vienne. La religion au contraire, correspond à un certain degré dans l'évolution humaine, le fruit d'une maturité évoluée. On se demande alors pourquoi l'auteur érige une religion particulière comme l'Islam, en religion universelle et qu'est-ce qui justifie son application au sein de société africaine industrielle ?

Car le contexte socio-culturel permet la sélection d'un type de religion qui peut être dépassée avec l'avancement de la technologie, par exemple, ou l'acculturation, qu'elle soit occidentale ou orientale. La stricte application du Coran, de la Chahada : « Tu n'aimeras que Dieu » implique la cessation du culte des ancêtres et autres dieux ou divinités coutumières. Cela implique une révision complète du code, de la philosophie, du symbolisme. L'Afrique n'en est pas encore là. L'Islam a apporté une religion simplifiée, synthèse des diversités traditionnelles et universelles. Reste à savoir si, au niveau individuel de la prise de conscience, cela est possible dans les sociétés industrielles. Et chaque Africain se fait une idée particulière de la légitimité, et de l'honnêteté de son marabout, c'est-à-dire du représentant principal et du support idéologique de l'Islam. Le système de mendicité obligatoire par les petits talibés envers leur société n'est guère une référence. D'autre part, ce n'est pas l'architecture musulmane qui convertira les Africains. Cela serait plus une conséquence qu'une cause. Même si, dans une certaine mesure, elle a engendré des « villes » anciennement villages, devenus urbanisés, une nouvelle discipline

dans les activités économiques et sociales, ainsi que les interdits (alcool, bijoux d'or et vêtements de soie chez les hommes, scarifications et mortifications...) et les prescriptions (propreté, esthétique corporelle, prières quotidiennes...). L'Islam cependant a sauvé l'essence des cultures traditionnelles africaines en introduisant un dogme universel, cette affirmation de Mamadou Dia nous semble quelque peu en contradiction avec sa conformité à l'Islam.

## ISLAM ET EVOLUTION DES SOCIETES AFRICAINES

Nous pouvons nous demander dans quelle mesure l'Islam a-t-il été un frein ou un stimulant au progrès matériel des sociétés africaines ? Lorsque la colonisation fait son apparition, l'Islam est ré-utilisé comme religion et perçu comme une répression, car il est au service, alors, du système colonial. Il ne s'agit pas moins d'une soumission au régime, et non à Dieu. L'Islam soumis engendre la routine, la passivité, l'indolence. De même, ce n'est pas l'apparition à ce moment là des techniques modernes qui ouvriront la voie du progrès, du développement. Elles entraîneront l'abandon des techniques traditionnelles, ce qui explique la négativité de son évolution. On en viendra même à discréditer l'Islam comme inefficace, tout comme les sociétés africaines, rétrogrades ! Il ne faut pas oublier que l'Islam colonial, c'est l'Islam marchand et que l'idéologie sous-jacente est utilisée pour le capitalisme. Ainsi, tout ce qui est rattaché à l'Islam marchand, techniques modernes, innovations multiples, a ignoré la structure de participation collective effective des populations. Cela explique que les unités économiques implantées en Afrique soient très éloignées des réalités socio-culturelles et économiques. Le dogme islamique doit être respecté, collectivement, c'est ce qui fait sa force. Une ré-interprétation profonde comme le pense Mamadou Dia, dans un sens comme dans l'autre est vouée à l'échec. Le conformisme doit être de rigueur, ce qui n'empêche le développement social et économique, à l'image des sociétés socialistes nord-africaines. On sait cependant, que l'Islam de la décolonisation reçoit un lourd héritage, il doit reconnaître ses insuffisances et ses faiblesses. La base de cette rénovation, c'est la réforme de l'enseignement scolaire, ouvert à tous, sans discrimination sociale ou culturelle. Cela entraîne une re-définition de toute l'organisation sociale. L'Islam noir doit être un auxiliaire de la politique du développement et diriger le citoyen qui ne percevra plus la technique comme contrainte mais comme progrès. L'Islam noir devient un système de don-contre-don, avec une mentalité participationniste. Il s'attache particulièrement au domaine social, le plus touché par l'industrialisation capitaliste, le chômage, la débauche, le vagabondage, la délinquance. L'Islam possède une triple responsabilité : envers la collectivité musulmane, envers les nations africaines, envers l'humanité toute entière. L'Islam dans cette optique n'est pas

un frein au développement, mais un facteur de progrès spirituel et matériel, de transformations économiques et sociales. Il repose sur une mentalité socialiste de collectivisme.

## ISLAM ET CULTURE INDUSTRIELLE

Pour Mamadou Dia, la société industrielle est à l'opposé des sociétés historiques, elle est scientifique, prométhéenne, dynamique, dominée par le rendement, la rationalité, la quantité. Elle est l'homo œconomicus. Le progrès devient alors synonyme d'augmentation de la productivité, du rendement accru. Le passé ne compte pas, face au futur du devenir. Essentiellement urbaine, cette nouvelle société détermine, par la création des villes, une répartition de la population active, sans ménagement pour l'environnement géographique et humain. Aussi, la civilisation qu'elle engendre éloigne-t-elle les hommes de la tradition, en attendant à leur dignité, et les communications qu'elle développe visent plutôt à faciliter son trafic, en brisant la relation de réciprocité naturelle, et en éliminant toute culture autre que la sienne. Mais l'industrie nous répond Mamadou Dia, permet une certaine liberté à l'homme dans ses choix et le progrès dans les sciences s'accompagne d'une participation active. Cependant, la culture industrielle de demain exige un renouvellement total des conceptions et des méthodes d'organisation économique et sociale, et une re-définition des des rapports entre sociétés industrielles et sociétés en voie de développement.

La société marxiste, dans cette optique, répond le mieux à cette assimilation de la technologie au peuple. La participation complète de toute la population active est nécessaire ainsi que la création d'une économie de gratuité engendrant, paradoxalement, la rentabilité. Il faudrait repenser la structure sociale de toute la société, ce qui semble impossible dans la voie nouvelle empruntée par les sociétés musulmanes d'Afrique noire, à l'image du capitalisme occidental. Seule une adaptation de la pédagogie, c'est-à-dire l'instrument de la socialisation, aux techniques nouvelles dans un contexte en perpétuel changement, sera positive, dans une prospective à long terme. Le problème des jeunes pose aussi une énigme dans et par leur réaction comportementale au renouveau de l'Islam. C'est par eux que s'effectuera ou non le changement. Il ne suffit plus d'évoquer la richesse de la tradition, et l'ancestralité de la culture islamique pour influencer et convaincre, pas plus qu'une attitude apologétique ou polémique. Le problème qui se pose au monde musulman trouvera sa réponse non dans le passé et ses archétypes mais dans la possibilité de participation à la re-création, à la re-présentation d'une culture et d'une économie adéquates. Il lui faut se réadapter psychologiquement, économiquement, sociologiquement, et culturellement, car il faut bien reconnaître aujourd'hui, un certain nombre d'entraves au monde musulman, même si certains

pays ont réalisé un compromis entre l'imitation et la création, entre la modernité et l'authenticité. Il faut faire surgir des motivations propres à déclencher des réactions au travail, par la création d'infrastructures motivantes. C'est dire que l'Islam doit embrasser toutes les activités humaines dans une optique dynamique.

La culture industrielle n'est donc pas, pour Mamadou Dia, contradictoire, à la civilisation musulmane, sa dialectique au contraire, débouche sur l'adaptation d'une modernité dans un élan prométhéen. Est-ce possible cependant comme l'auteur semble le croire, d'élaborer des rapports de types nouveaux dans une société islamique en modernisation, et peut-on délibérément instaurer un autre système de valeurs et de références, sans tenir compte de la conjoncture internationale capitaliste qui dirige son évolution ? Ces lignes de force sont-elles alors l'apanage de la rénovation de l'Islam, ou conditionnées par l'idéologie capitaliste ? La difficulté consiste à se libérer d'une aliénation pour s'enfermer dans une autre, d'autant plus dangereuse qu'elle a été librement acceptée et non plus imposée par les colons. Le système de récupération idéologique est corrolaire, omniprésent, reste à savoir qui en a conscience.

L'ouvrage de Mamadou Dia est un catalyseur à une réaction, celle de savoir si oui ou non l'Islam est un facteur de progrès et si, d'autre part, il n'est pas en contradiction avec la modernité. Aussi, les nombreux problèmes qu'il soulève sont essentiels car ce n'est pas seulement le Sénégal qui est visé et remis en cause, mais toutes les sociétés africaines en voie de développement. Il n'est pas possible de répondre positivement ou négativement car personne ne dispose des armes de l'affirmation, mais la remise en question d'un certain nombre de faits engendre une interrogation, qui, à elle seule, constitue l'intérêt de l'ouvrage, car c'est le devenir de tout un peuple qui est mis à jour à travers la dialectique de l'évolution.